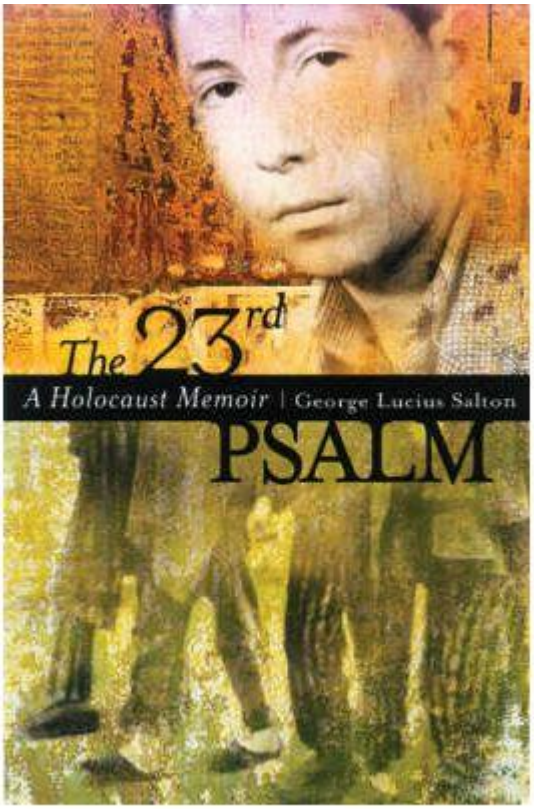
Traduction du témoignage de Lucius Salzmann, alias George Lucius Salton

« The 23rd Psalm, a Holocaust Memoir », the University of Wisconsin Press, 2002.



Chapitre 17, consacré au « Kommando A10, Kolmar » et au camp annexe d'Urbès.

Pages 155 à 164.

<u>Quelques indications biographiques préliminaires :</u>

Lucius Salzmann, alias George Lucius Salton, est né le 7.01.1928 dans une famille juive polonaise à Tyczyn, petit bourg situé à environ 25 km de Rzeszów ou Reichshof.

Il connut une enfance heureuse au sein d'une famille unie et cultivée ayant fait partie de la petite bourgeoisie locale jusqu'au moment de l'invasion de la Pologne par la Wehrmacht en septembre 1939.

Son père, Henry Salzmann, occupait la fonction d'avocat au tribunal de Tyczyn, de même qu'au tribunal départemental de Rzeszów.

Lucius Salzmann avait un demi-frère, Manek, la mère Anna ayant été jeune veuve avant le mariage avec le père Henry. Lucius appelé aussi Luçek admirait Manek, un brillant étudiant

en aéronautique ; les deux frères s'entendaient à merveille et ils se soutenaient mutuellement.

Toutefois, la vie paisible et heureuse de la famille Salzmann bascula en septembre 1939 lors de l'invasion de la Pologne par la Wehrmacht et suite à l'application systématique des lois de Nuremberg à l'encontre des Juifs dans les zones occupées ou annexées de force par les nazis.

Ainsi, le père se vit interdire la poursuite de sa carrière d'avocat et la famille fut subitement privée de ressources financières. Elle fut contrainte de céder peu à peu tous ses biens en échange d'un peu de nourriture pour survivre.

Manek dut abandonner ses études et les deux garçons tentèrent d'aider leurs parents démunis en faisant de petits boulots. Manek travaillait à réparer des vélos et Lucius, à peine âgé de 11-12 ans, allait ramasser des pommes de terre chez des paysans locaux en échange de nourriture. Exclu de l'école polonaise car il était juif, il réussit néanmoins à travailler comme apprenti chez un serrurier polonais à Tyczyn, jusqu'au moment de la déportation de la famille Salzmann au ghetto de Rzeszów ou Reichshof en juillet 1942.

Les conditions de survie y furent extrêmement difficiles, à cause de la surpopulation, de l'absence totale d'hygiène, de la dénutrition, des maladies et de la mortalité importante ; les nazis contraignirent les déportés valides aux travaux forcés ; les autres furent déportés vers l'Ukraine, prétendument pour travailler dans des fermes ; en fait, ils furent acheminés vers des camps, tels que celui de Minsk ou de Belzec pour y être exterminés.

Ainsi, Lucius Salzmann fut affecté à l'usine de « Daimler-Benz Flugmotorenwerke » et il occupa le poste de tourneur dans les ateliers de production, alors que son frère Manek dut travailler dans un autre secteur de la gigantesque entreprise allemande.

Un beau jour, les nazis décidèrent que le groupe des juifs dont faisait partie Lucius Salzmann devait séjourner dans le camp nouvellement aménagé au sein même du complexe industriel.

Manek et son groupe durent rester au ghetto de Reichshof. Malgré la séparation douloureuse des deux frères, ils réussirent à communiquer furtivement entre eux, en dépit des graves risques encourus.

Quelque temps après, les nazis entreprirent l'évacuation totale du ghetto et la déportation des résidents vers des camps plus à l'est, à savoir Minsk et Belzec.

Manek réussit à sauter du train et à entrer dans la résistance clandestine polonaise.

A 14 ans, Lucius Salzmann connut alors une période de souffrance intense. En plus de son travail de forçat et des conditions de survie effroyables dans le camp, il se sentait terriblement seul et abandonné ; il était sans aucune nouvelle de ses parents, ne savait pas où était Manek, malgré quelques mots griffonnés à la hâte sur de petits bouts de papier que lui faisait parvenir en secret son frère par l'intermédiaire de résistants polonais complices.

Un beau matin, les nazis donnèrent l'ordre de démonter de toute urgence les machines et de les charger dans des wagons pour les acheminer ailleurs.

En outre, le groupe de Lucius Salzmann fut transféré au camp de Plaszow, où il dut déterrer de charniers des cadavres de victimes nazies dans des conditions inimaginables.

Puis son groupe dut quitter le camp de Plaszow pour celui de Wieliczka.

Peu après, il y eut une sélection et Lucius Salzmann fit partie du convoi des 465 Juifs vers Flossenbürg, puis vers Colmar et le camp annexe d'Urbès.

Après leur court séjour au camp d'Urbès du 25.08 au 12.10 1944, le groupe des Juifs dont faisait partie Lucius Salzmann fut transféré au camp de Sachsenhausen. Le groupe fut scindé : une partie transférée au camp de Bremen-Blumenthal et l'autre à celui de Braunschweig.

L'enfer de la vie concentrationnaire au camp de Braunschweig, camp de travaux forcés aux « Reichswerke Hermann Göring », se poursuivit en décembre 1944 et Lucius Salzmann dut faire preuve de ruse et d'une incroyable volonté pour résister à la maltraitance, la faim, au froid glacial, à la maladie et au désespoir à l'âge de 16 ans, afin de survivre.

Après un bref séjour au camp de Ravensbrück, il fut transporté avec son groupe au camp inachevé de Wöbbelin.

Décharné et affamé, semblable à un vieillard alors qu'il était à peine adolescent, il connut les pires souffrances peu avant la libération par les Américains au camp de Wöbbelin, où certains déportés avaient cédé au cannibalisme, après avoir été totalement abandonnés par leurs tortionnaires en fuite.

Lucius Salzmann fut libéré par les troupes américaines le 2 mai 1945. Des soldats britanniques convoyèrent les rescapés de camps nazis dans un centre pour personnes déplacées à Lübeck.

Il tenta désespérément de retrouver son frère Manek, mais en vain. Ses parents avaient péri gazés au camp de Belzec.

Avec l'aide de la Croix-Rouge internationale et des soldats britanniques, il réussit à prendre contact avec son oncle Julius Tamar, médecin à New York, et avec sa tante Pauline émigrés aux Etats-Unis avant la période nazie.

Il émigra ainsi en octobre 1947 et vécut à New York chez son oncle et sa tante qui l'aidèrent à surmonter peu à peu les atrocités qu'il avait vécues dans les camps nazis.

Lucius Salzmann reprit des études avec succès ; Emil et Klara, son cousin et sa cousine, l'entraînèrent à sortir et à redécouvrir la joie de vivre ; grâce à eux, il fit la connaissance de sa future femme, Ruth.

En mars 1953, il devint citoyen américain et prit le nom de George Lucius Salton.

De l'union de Ruth et Lucius Salton naquirent 3 enfants, Henry en 1955, Alan en 1957 et Anna en 1959. Deux des enfants portent le nom des grands-parents exécutés par les nazis.

Après avoir réussi avec succès ses études d'ingénieur, il accepta en 1964 un poste de direction au sein du Département de la Défense américaine à Washington. Il travailla également dans le secteur de l'industrie privée.

A la fin de son ouvrage de témoignage, Lucius Salton reconnaît que malgré sa vie heureuse aux Etats-Unis, ses nuits sont souvent hantées par les atrocités vécues dans les camps nazis.

Il a promis à ses camarades juifs, morts dans les camps, de ne jamais les oublier. De même, il avait promis à sa mère de survivre coûte que coûte pour témoigner plus tard de la barbarie nazie.

Avec courage et dignité, il mit tout en œuvre pour reconstruire sa vie et devenir à nouveau un « Mensch », terme allemand qu'il utilise à la fin de son livre, un homme honnête et digne, et pour oublier autant que possible la période sinistre où il était considéré comme un « Stück ».

Il s'installa à Palm Beach Gardens en Floride ; il fonda avec sa femme Ruth le « Palm Beach Chapter of Leah » et intervint dans de nombreux établissements scolaires pour témoigner de ce qu'il avait vécu dans les camps et de la Shoah de manière plus générale.

Ce n'est qu'au bout de 50 ans et avec le soutien de ses trois enfants que Lucius Salton accepta de se rendre à nouveau en Pologne. Avec une profonde émotion, il visita sa ville natale Tyczyn, de même que Rzeszów et divers anciens camps nazis sur sol polonais.

Sa fille, Anna Salton Eisen, a soutenu son père lors de la rédaction de son livre de témoignage.

Le 23 avril 2015, la revue « TJP, ✡ Texas Jewish Post since 1947 » a consacré un article sur Anna Salton Eisen et sur ses travaux de recherches relatifs au passé de son père.

Il est rédigé en anglais et porte le titre de *« Yom HaShoah : long journey to find father's story ».* Voici l'adresse internet de l'article : http://tjpnews.com/yom-hashoah-long-journey-to-find-fathers-story/

George Lucius Salton est décédé le 13 mars 2016 à l'âge de 88 ans.

Article nécrologique en anglais à l'adresse suivante :
http://obits.dignitymemorial.com/dignity-memorial/obituary.aspx?n=George-Salton&lc=4129&pid=178061778&mid=6845470

Pour davantage d'informations sur Lucius Salzmann et sur le groupe des 465 « Daimler-Benz Juden » en relation avec le « Kommando A10, Kolmar » et le camp annexe d'Urbès, veuillez consulter les leçons P7c et P7e.

Traduction du chapitre 17 de l'ouvrage de George Lucius Salton

(Pages 155 à 164)

[Convoi en provenance du camp de Flossenbürg (Bavière)]

« Nous voyageâmes dans des wagons à bestiaux durant 5 ou 6 jours. De nombreux prisonniers étaient malades, certains sur le point de mourir.

Le train s'arrêtait souvent et nous espérions tous recevoir un peu d'eau à boire et pouvoir vider les seaux servant de latrines qui puaient et débordaient. Les heures se transformaient en jours et je perdis totalement la notion du temps.

Après un arrêt qui me parut extrêmement long les portes de nos wagons s'ouvrirent brutalement. Des gardes SS se trouvaient à l'extérieur, armés de pistolets et de matraques ; ils criaient, hurlaient, nous frappaient et nous menaçaient en nous ordonnant de sauter le plus rapidement possible des wagons. Nous tombâmes à terre en trébuchant.

Nous nous trouvions dans une petite gare de marchandises déserte. Sur les murs de la gare on pouvait lire sur des panneaux blancs à caractères noirs « Colmar ».

Ce nom ne me disait absolument rien, mais quelques-uns parmi notre groupe savaient que Colmar se trouve en France et rapidement on chuchotait ce nom dans tous les rangs.

Nos gardes nous ordonnèrent de nous mettre en rangs de 5 en nous assénant coups de pied et de matraque.

Sous leur escorte, nous quittâmes la gare et traversâmes de petites rues calmes de la ville. Les gardes ne cessèrent de hurler et de nous menacer. Nous tentions tant bien que mal de garder la cadence, afin d'éviter des coups de pied et de matraque.

Nous pénétrâmes dans la partie ancienne de la ville. Nos galoches retentissaient sur le pavage des rues. Nous vîmes alors des fenêtres s'ouvrir ici et là, des gens s'y pencher pour nous regarder passer. Nous devions leur offrir un spectacle insolite, une colonne de 400 à 500 squelettes ambulants au crâne rasé, vêtus d'habits rayés loqueteux et sales, trébuchant et marchant péniblement au pas sous la menace permanente des armes et des coups de nos gardes SS.

Nous poursuivîmes notre marche à travers la ville. Progressivement nous passâmes des petites rues couvertes de pavés au centre de la ville, où les chaussées étaient nettement plus larges. On y voyait des magasins, des appartements, de même que des édifices publics où flottaient des drapeaux nazis et des croix gammées.

Dans la rue, il y avait des passants en train de flâner sur les trottoirs, d'autres étaient à bicyclette, d'autres encore poussaient un chariot à bagages. Notre colonne en marche semblait susciter un vif émoi dans le quartier ; en effet, des gens dans la rue et sur les trottoirs s'arrêtaient, descendaient de leur bicyclette et nous regardaient.

Soudain les badauds formèrent des groupes compacts le long de la rue et nous observaient. Des gens descendirent même du tramway pour voir ce qui se passait. Portes et fenêtres s'ouvrirent d'un coup et des centaines de personnes nous regardaient d'un air surpris.

J'avais déjà vu auparavant de telles foules observer le passage de notre convoi à travers villes et villages, mais jusqu'alors elles avaient plutôt une attitude franchement hostile, voire haineuse à notre égard. Au début cette franche hostilité de la part de la population me blessait, à la longue j'y devins indifférent.

Notre colonne s'approcha d'un édifice public pavoisé ; « ôtez vos casquettes ! » hurlèrent nos gardes. Nous ôtâmes sur le champ notre casquette de prisonnier blanc et bleu.

Nous passâmes devant le bâtiment et nos gardes ordonnèrent « remettez vos casquettes ! »

Nous remîmes aussitôt notre casquette sur la tête tout en essayant de garder la cadence.

Soudain, d'étranges bruits d'abord confus et sourds s'élevèrent de la foule des badauds.

Notre colonne passa à nouveau devant un édifice public pavoisé et une nouvelle fois retentit l'ordre d'ôter nos casquettes, ordre que nous exécutâmes sur le champ.

Les bruits émanant de la foule devinrent de plus en plus forts, ils étaient empreints de protestation et de colère. Nous pûmes entendre leurs paroles prononcées en français et en allemand.

Je comprenais l'allemand et saisis pleinement le sens des paroles que la foule en colère était en train de crier : « Honte ! honte ! »

Je regardais hagard la foule en tentant de comprendre le sens de leurs cris.

Nous passâmes une nouvelle fois devant un édifice public pavoisé et dans le vacarme provoqué par la foule retentit une nouvelle fois l'ordre des gardes SS d'ôter nos casquettes et nous obéîmes sur le champ.

Les badauds ainsi rassemblés sur les trottoirs, dans la rue, à la descente du tramway, aux portes et fenêtres, bref partout, se mirent à applaudir.

Leurs applaudissements d'abord timides se transformèrent rapidement en une acclamation rebelle continue.

Je pris subitement conscience que la chose la plus incroyable était en train de se produire. Les habitants de Colmar étaient de notre côté ! Leurs cris „ honte! honte !“ visaient les Allemands !

Emplis de rage, ils criaient de plus en plus fort. Pour moi c'était un miracle, un don du Ciel ! Les habitants de Colmar avaient compris notre souffrance et ils nous apportaient un peu de

réconfort; ils étaient devenus témoins de l'injustice et ils protestaient ; ils avaient pris conscience de notre désespoir et nous donnaient un peu d'espoir".

Nos gardes SS réagirent avec nervosité. Ils brandirent leurs armes et nous firent accélérer la cadence. Ils ne nous ordonnèrent plus d'ôter notre casquette au moment de passer devant un édifice public pour saluer les drapeaux nazis.

La foule des badauds continuait d'applaudir, de crier et de manifester leur colère ; certains nous lançaient même des morceaux de pain, des fruits et des cigarettes, mais sous les regards haineux de nos gardes et sous la menace de leurs armes nous n'osions pas les ramasser. Le soutien et l'empathie de la part de la population de Colmar étaient plus précieux à nos yeux que la nourriture qu'ils avaient voulu nous offrir.

Je tournai mon regard vers les passants et leur montrai mon visage meurtri et empli de larmes en leur adressant un beau sourire à travers mes dents cassées.

Nous quittâmes peu à peu le centre-ville et la foule qui nous soutenait. Leurs cris de protestation et de colère et leur attitude aimable et compatissante à notre égard resteront à jamais gravés dans notre mémoire.

Nous atteignîmes la banlieue de Colmar et parvînmes à un petit camp vide pourvu de quelques baraques installées dans un espace enherbé et entouré d'une clôture de barbelés.

Nous traversâmes un grand portail en fer et nos gardes SS nous confièrent à un détachement de soldats de la Luftwaffe dirigé par un sergent.

Le sergent assista à notre appel et nous affecta dans les différentes baraques. Il nous expliqua où trouver de l'eau pour nous laver et à boire ; il nous indiqua l'endroit des latrines et du point d'eau ; enfin il nous annonça que nous aurions à manger un peu plus tard ou le lendemain matin.

Les soldats de la Luftwaffe demeuraient à l'extérieur de la clôture de barbelés pour nous surveiller. Il n'y avait aucun Allemand ni aucun kapo à l'intérieur du camp. Nous étions absolument seuls ici.

Avec d'autres camarades je me précipitai aux latrines et au point d'eau. Terriblement assoiffés, nous étions là à boire goulûment, à nous verser de l'eau fraîche sur tout notre corps sale et en sueur.

Je mourais de faim et d'épuisement. Je retournai dans ma baraque et trouvai un endroit libre pour dormir. Je tombai instantanément dans un sommeil de plomb et dormis jusqu'à ce qu'une horrible faim me réveillât. De nombreux autres camarades étaient encore en plein sommeil.

Je me levai, sortis dans la pénombre et rejoignis d'autres camarades assis par terre à discuter calmement ensemble. Parmi eux, je reconnus quelques personnes de Tyczyn adossées à la clôture : « Non, non ; je n'ai pas l'impression que nous aurons encore quelque chose à manger ce soir ! » dit une voix sur un ton de regret. « Je ne suis pas sûr que demain matin nous serons encore en vie ! ». « Oh ! Bien sûr que si ! » répliqua un autre. « Les

Allemands nous ont promis que s'ils ne nous donneront pas à manger ce soir, ce sera demain matin ! ». Depuis quand on peut faire confiance aux Allemands ? » répliqua un autre. « Nous n'avons pas le choix, de toute façon ! »

La conversation s'amenuisa peu à peu et nous demeurâmes assis silencieux dans l'obscurité grandissante de la nuit.

J'avais toujours terriblement faim et attendis avec impatience le lendemain matin, mais pour la première fois je réussis à rester longtemps tranquille, assis calmement sans rien faire.

Il fit totalement nuit, lorsque soudain un camarade demanda : « Mais pourquoi ils nous ont amenés ici ? », « Rien ne semble prêt, il n'y a pas un chat ici ! » Est-ce qu'ils ont vraiment du travail pour nous ? ». Je m'étais posé la même question.

Une voix qui m'était familière répondit : « J'ai entendu dire que nous ne resterons ici que temporairement. Ils nous garderont ici le temps que l'installation d'un autre camp nazi soit entièrement terminée pour nous ! ».

Nous restions là silencieux, chacun en proie à ses pensées et soucis. La nuit à présent obscure était agréable et chaude et aucun de nous n'avait envie de regagner les baraques.

Soudain nous crûmes entendre un petit bruit sourd : « Qu'est-ce que c'est ? » nous demandions-nous. A quatre pattes nous avançâmes dans l'obscurité de la nuit, quand subitement l'un des nôtres s'exclama : « oh mon Dieu ! oh mon Dieu ! C'est un pain entier ! »

Il tenta de nous montrer le pain en levant ses bras. Un deuxième pain entier atterrit parmi nous.

Quelqu'un était en train de jeter en cachette de la nourriture par-dessus les barbelés !

Nous avions tous sur nous notre cuiller en métal du camp de Flossenbürg, la plupart du temps elle était tournée vers le manche pour servir aussi de couteau rudimentaire.

Nos cuillers furent aussitôt mises en action pour couper le pain en tranches que nous partageâmes équitablement.

Je découpai mon pain en petits morceaux que j'engloutis aussitôt. Ce pain n'avait absolument pas le goût affreux du pain rassis ou moisi du camp. Au contraire, il était d'un goût exquis ; il était tout frais et croustillant ; bref, c'était du **vrai** pain !

Le lendemain matin nos gardes nous apportèrent des tranches de pain du camp et une espèce de substitut de café à peine buvable. Puis nous nous retrouvâmes seuls dans la petite cour verte entourée d'une clôture. Tard dans l'après-midi, les gardes revinrent munis cette fois-ci d'une énorme marmite rouillée remplie de soupe, plutôt d'eau où flottaient quelques morceaux d'oignon et quelques feuilles de légumes verts.

J'étais terriblement affamé ; quelques-uns parmi nous avaient commencé à arracher de l'herbe et des racines pour les manger.

Sans même réfléchir, je passai à côté d'eux et me mis, moi aussi, à déraciner de l'herbe et à la manger. Les racines étaient petites et fines, elles avaient un goût amer, mais elles étaient comestibles et c'était la seule chose que nous avions.

Nos gardes se trouvaient à l'extérieur de la clôture et ne pouvaient en rien nous empêcher de manger de l'herbe.

Au bout de quelques jours à peine, le petit espace vert était tout rasé et tout brun. Après quoi, nous n'avions plus rien à avaler en dehors des maigres rations que nous apportaient les soldats de la Luftwaffe.

Durant la journée, nous avions à nous mettre en rangs pour l'appel deux fois seulement. Nous passions notre temps à nettoyer les baraques, la salle d'eau et les latrines et n'avions absolument rien d'autre à faire.

J'étais heureux de pouvoir enfin me reposer un peu, mais nous craignions tous qu'aux yeux des nazis nos vies n'aient plus aucune valeur à cause de notre inactivité.

Un soir, après l'appel, le sergent nous informa que le lendemain dès l'aube nous allions être transférés dans un camp de travail situé à Urbès, pas trop loin de Colmar. Il nous fallait être prêts rapidement. Moi, je n'avais que mon uniforme de prisonnier sur mon dos, ma paire de galoches à mes pieds, ma cuiller et mon bol à soupe toujours sur moi. Je pouvais donc quitter cet endroit à n'importe quel moment !

Avant de passer notre dernière nuit à dormir au camp de Colmar, mes camardes et moi étions soucieux de savoir quel genre de travail nous attendait dans le nouveau camp.

Nous espérions tous que le camp d'Urbès ne serait pas un camp d'extermination avec des exécutions de masse et des chambres à gaz. Nous nous convainquions nous-mêmes que cette hypothèse était peu probable, car nous n'étions plus sous garde SS, mais surveillés par des soldats de la Luftwaffe.

Le lendemain, dès l'aube, nous quittâmes le camp de Colmar ; cette fois-ci nous dûmes emprunter les petites rues jusqu'à la gare de marchandise, afin d'éviter le centre-ville.

A cette heure très matinale les rues étaient désertes, mais le bruit retentissant de nos galoches en bois sur le pavage fit que quelques curieux ouvrirent leurs volets pour regarder par la fenêtre. Ils nous crièrent quelque chose en français que malheureusement je ne pus comprendre.

Arrivés à la gare de marchandise, on nous ordonna de monter rapidement dans les wagons ; on verrouilla les portes et le train se mit aussitôt en branle. Au bout de quelques petites heures à peine, le train se mit à l'arrêt, les portes s'ouvrirent et les soldats de la Luftwaffe nous ordonnèrent de descendre des wagons.

Cette fois-ci, nous eûmes le droit de nous aider mutuellement à sauter des wagons, sans menace ni coups de bâton.

A présent, nous étions dans une toute petite gare en pleine campagne. Nous nous mîmes en rangs de 5 et le sergent nous compta. Personne ne manquait à l'appel, personne n'était décédé en chemin. Sur ce, il donna l'ordre de nous mettre en marche.

Nous quittâmes la petite gare, escortés par les soldats de la Luftwaffe et marchâmes le long d'une petite route sinueuse de campagne, entourée d'épaisses forêts, de champs cultivés ou encore de vergers où poussaient des pommiers chargés de fruits.

Tout autour de nous se dressaient fièrement des montagnes couvertes de forêts et dans les prairies paissaient tranquillement moutons et chèvres sous un soleil d'été.

Durant notre marche s'offrit à nous une scène d'une incroyable beauté. J'aurais eu tellement envie de courir à travers prés et forêts, libre ! Hélas, nous marchions au pas en rangs de 5 !

Au bout d'une heure environ nous arrivâmes à hauteur d'un hameau pourvu de quelques anciennes fermes.

Des paysans se trouvaient au bord de la route et en silence ils nous observaient passer.

Nous traversâmes le petit village et arrivâmes au camp de concentration.

C'était un petit camp entouré d'une clôture de barbelés et pourvu de quelques miradors en bois.

Au début nous n'aperçûmes que quelques vieilles baraques, pas d'usine, pas de site de construction, ni d'espace ce travail. Nous traversâmes le portail d'entrée du camp.

2 civils allemands entourés de quelques SS et de gens de la Luftwaffe en uniforme nous attendaient.

L'un des 2 civils me semblait familier : je me souvins alors l'avoir déjà vu à l'usine Daimler-Benz à Reichshof, aux « Flugmotorenwerke », où j'étais employé.

Il se plaça face à notre groupe et nous expliqua que désormais nous allions travailler dans une usine Daimler-Benz située à proximité du camp. Nous devrions faire des travaux analogues à ceux que nous avions fait à l'usine Daimler-Benz en Pologne.

Travailler pour Daimler-Benz me semblait mieux que de devoir travailler au fond d'une mine ou dans une carrière.

Il nous répartit en 2 groupes pour constituer une équipe de jour et une autre de nuit de 12 heures respectivement.

Je fus désigné dans l'équipe de ceux qui devaient commencer le travail dès le lendemain matin.

Nous nous installâmes dans la baraque qui nous avait été affectée et après avoir reçu un morceau de pain en guise de souper, nous rampâmes sur les planches en bois qui faisaient office de lit et plongeâmes aussitôt dans un sommeil profond.

Très tôt le lendemain matin, après l'appel et un petit -déjeuner plus que maigre, le groupe de l'équipe du matin eut l'ordre de se mettre en rangs et de se diriger vers le portail pour

quitter le camp. Les soldats de la Luftwaffe étaient de garde au portail et quelques SS furent chargés d'escorter notre groupe. Ils nous conduisirent tout droit vers la face abrupte d'une gigantesque montagne.

Subitement je fus saisi de panique : j'étais au courant que les nazis avaient coutume d'exécuter des Juifs contre un mur ou à flanc de montagne. Nous n'étions plus qu'à quelques pas de la montagne, lorsque j'aperçus l'entrée d'un tunnel creusé à l'intérieur de la montagne.

Des soldats armés montaient la garde devant l'entrée et nos gardes SS nous conduisirent à l'intérieur du tunnel plongé dans l'obscurité. Seules quelques faibles lumières étaient suspendues au plafond. Les murs étaient rugueux et très humides.

L'air confiné à l'intérieur sentait fortement le moisi et il devenait de plus en plus mauvais au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans le tunnel.

Au bout de quelques centaines de mètres, il y eut d'un coup nettement plus de lumière. Un groupe de civils se trouvaient le long d'une rangée de tours et de presses à forer.

L'usine se trouvait ainsi cachée à l'intérieur d'un tunnel ferroviaire inachevé !

Les contremaîtres, des civils allemands, nous demandèrent quel genre de travail nous devions effectuer à l'usine Daimler-Benz à Reichshof. Je fis savoir au contremaître qu'en Pologne je travaillais comme opérateur aux tours et aux presses à forer. Sur ce, il me demanda de l'accompagner ; un autre détenu juif devait également le suivre.

Nous nous enfonçâmes dans le tunnel, passâmes à côté d'une longue rangée de machines-outils occupées par des ouvriers civils et par des hommes portant un drôle d'uniforme semblable à celui de militaires de guerre.

L'air devint plus irrespirable qu'à l'entrée du tunnel.

Après avoir traversé le tunnel à pied sur une distance d'environ 1km, l'employé allemand nous amena vers deux énormes presses fort complexes et nous dit : « C'est ici que s'effectue le travail le plus important de toute l'usine. C'est ici que les blocs moteurs pour avion sont forés, percés, polis et fraisés sur les machines que vous voyez. Votre contremaître vous donnera des instructions précises sur la façon de procéder et sur l'utilisation de ces machines. Nous exigeons que les tâches à accomplir soient effectuées en moins de 9h de travail. Si vous échouez, vous serez aussitôt remplacés par d'autres et transférés dans un autre camp. Si vous n'êtes pas assez consciencieux et que vous endommagez l'un des blocs moteurs, vous serez accusés de sabotage ! »

Après ce sermon, il partit. L'autre détenu qui était avec moi était un horloger juif de Przemysl, que j'avais rencontré au camp de Rzeszów, la première semaine de mon internement.

Un contremaître allemand vint vers nous et nous expliqua brièvement comment utiliser une espèce de petite grue pour soulever un bloc moteur et le placer sur la table de la presse à

forer, et comment opérer sur les machines. Il nous remit une liste de procédures à suivre pour chaque bloc moteur et nous expliqua rapidement ce que nous devions faire.

Nous avions le droit de demander de l'aide si nécessaire dans les heures à suivre, mais il nous fit clairement comprendre qu'il attendait de nous que nous nous débrouillions tout seuls. Il nous rappela également que les tâches assignées devaient être accomplies en fin d'équipe. Au moment de s'éloigner, il rajouta sur un ton de mépris : « Vous verrez, demain ça ira tout seul. Nous allons bien voir si vous, sales Juifs, êtes aussi au top que vous le prétendez ! »

Je démarrai la machine, me mis au travail et m'efforçai avec mon compagnon de travail de décrypter et d'essayer de comprendre les consignes qu'il venait de nous remettre ; puis nous commençâmes à percer des trous et à fraiser des ouvertures. Nous réussîmes à terminer nos tâches avant même la fin du temps de travail de notre équipe.

J'étais sûr de pouvoir terminer mon travail dans l'intervalle des 9 heures imparties. Le travail à l'usine souterraine me semblait plus facile que de pousser à longueur de journée des wagonnets de pierres ou de transporter des corps comme au camp de Flossenbürg.

Cependant, les longues heures passées à travailler au fond du tunnel humide et froid où l'air très vite confiné sentait très fortement le moisi étaient épuisantes. De plus, ma respiration commençait à poser problème.

A la fin de chaque journée de travail, je me précipitais vers la sortie du tunnel pour respirer un maximum d'air frais et me réchauffer un peu à l'air libre. Arrivé au camp, je me dépêchais d'avaler ma ration de nourriture, échangeais quelques mots avec mes camarades et allais me coucher le plus vite possible.

Une nuit au camp, alors que mes camarades d'équipe de nuit se trouvaient déjà au portail, prêts à se rendre à l'usine du tunnel, ils virent que le portail n'était pas verrouillé, mais légèrement ouvert et qu'un jeune soldat blond de la Luftwaffe montait la garde.

Il était connu de nous tous pour son attitude plus humaine à l'égard des détenus. Il dit à un jeune détenu juif de s'approcher ; le jeune Juif s'avança vers le portail et se mit face au soldat. J'observai la scène mais ne pus comprendre ce que le soldat était en train de lui dire.

Celui-ci ouvrit plus grand le portail et d'un geste lui ordonna de passer. Le jeune détenu traversa alors le portail en courant le plus vite qu'il pouvait en se dirigeant tout droit vers la forêt avoisinante. D'un geste rapide, le jeune soldat ajusta son arme et tira à bout portant une balle dans le dos du malheureux. D'autres soldats accoururent vers le portail, le jeune soldat blond demeurait quant à lui planté là et riait.

J'étais vert de rage, un jeune détenu a dû mourir à cause d'une simple « blague » d'un nazi !

Le jeune Juif et le jeune soldat allemand devaient avoir à peu près le même âge.

Nous n'avions pas le temps de pleurer la perte de notre camarade ; un coup de sifflet retentit et on nous ordonna de nous mettre en rangs de 5, afin de nous rendre à l'usine du tunnel. Je passai à côté du corps couché face contre l'herbe.

Les soldats de la Luftwaffe n'étaient pas mieux que les autres !

Un jour, au moment où je me précipitais hors du tunnel pour respirer un peu d'air frais, après une rude journée de travail, j'aperçus un journal allemand fripé sur un tas de détritus. Je ralentis ma cadence, afin de pouvoir lire le gros titre. En grands caractères noirs et gras, je pus lire le début du titre « **FORTERESSE EUROPE ».** Je saisis rapidement le journal et le cachai dans ma veste, en le serrant très fort sous mon bras, puis contre ma poitrine sur le chemin du retour au camp. Nous étions répartis dans différentes baraques et je courus rapidement dans la mienne, grimpai sur ma couche et dépliai le journal.

Le gros titre en entier était : « **FESTUNG EUROPA ANGEGRIFFEN ! »** [**Forteresse Europe assiégée !]**

Je me hâtai de lire l'article en allemand et surtout de comprendre le contenu. Le journal était très sale et froissé ; de plus il manquait un morceau de la 1ère page.

Mes connaissances linguistiques en allemand se limitaient à la compréhension des menaces et des injures proférées par les nazis que je devais endurer sans broncher. Cela n'avait absolument rien à voir avec le style journalistique sophistiqué de la presse allemande.

Néanmoins, je crus comprendre que les forces alliées américaines et britanniques venaient de débarquer le long des côtes françaises, mais qu'elles étaient aussitôt repoussées par les forces allemandes ! je me mis à applaudir et à pleurer. Il fallait absolument que je mette la main sur quelqu'un qui serait capable de me traduire cet article et de me rassurer que j'en avais bel et bien compris le sens. Je tombai sur mon ami Motek Hofstetter de Tyczyn comme moi à qui je montrai l'article de journal allemand sale et fripé.

Il parcourut rapidement l'article du regard et se mit à m'embrasser : « Merci Lucek ! Merci à toi ! » s'exclama-t-il tout joyeux. « Tu nous apportes là une excellente nouvelle ! Les Alliés viennent de débarquer en France. C'est sûr, les Allemands vont être battus ! »

Motek continua à lire à fond l'article. Il n'y avait aucune date mentionnée sur la partie de l'article que j'avais récupéré. « Va vite raconter l'heureuse nouvelle à tous tes amis ! Moi, je vais faire la même chose de mon côté ! » « Mais surtout, sois prudent ! Si les nazis l'apprennent, ils vont nous tuer à coup sûr ! »

J'annonçai ainsi la bonne nouvelle à mes meilleurs amis qui me paraissaient fiables et ils la répandirent à leur tour à d'autres.

A présent, nous avions à nouveau espoir !

La nuit je rêvais de cowboys américains et de cavaliers militaires anglais. Dans mes rêves je n'avais absolument pas peur.

Les plus optimistes parmi nous prédirent même que les Alliés seraient dans très peu de temps chez nous pour nous libérer, avant même que les nazis aient le temps de nous tuer en masse ou de nous transférer vers un autre camp.

J’observais la mine que faisaient les Allemands, dans le but d’y lire un signe d’inquiétude ou de souci, mais en vain ; rien ne semblait avoir changé sur leur visage.

Un soir après le coucher du soleil, j’entendis soudain retentir des coups de feu en provenance de la forêt.

Tout le monde était comme figé et chacun tendit l’oreille. Mon premier espoir fut que les Américains et les Anglais venaient enfin nous libérer. Je me tournai vers mes camarades et m’écriai : « Vous avez entendu ? Les Anglais et les Américains doivent être tout proches ! »

« Ne sois pas stupide et tais-toi ! ce sont vraisemblablement des résistants français qui tirent sur des Allemands ! » répliquèrent-ils.

« Moi, je serais content rien qu’à l’idée de savoir qu’il s’agit de combats locaux contre les Allemands ! » me défendis-je.

Cette nuit-là, je rêvai que la clôture de barbelés de notre camp venait d’être abattue et que je réussissais à rejoindre les Forces de combat françaises pour en finir avec les Allemands et pour prendre notre revanche.

La nuit suivante retentirent à nouveau des coups de feu. J’écoutais, tout excité avec le ferme espoir que la liberté nous reviendrait de manière imminente.

Deux jours plus tard, j’appris que 2 détenus juifs avaient tenté de s’évader. Les appels devinrent interminables, les nazis n’en finissaient plus de nous compter et de nous recompter. La garde aux abords du camp fut nettement renforcée et le nombre de gardes SS sensiblement augmenté.

Nous pensions tous que les 2 détenus avaient réussi à s’échapper à partir du tunnel en pleine nuit. Durant le court laps de temps où je me trouvais à l’extérieur du tunnel, mes yeux scrutaient inlassablement les alentours. Je me mis à penser que les 2 évadés étaient sains et saufs, qu’ils avaient trouvé refuge auprès des résistants locaux. Je décidai de mesurer mes propres chances d’évasion ; j’étais convaincu qu’en Alsace il serait plus aisé d’obtenir le soutien et l’aide de la population pour éviter de se faire reprendre par les nazis que chez moi en Pologne.

Quelques jours plus tard, la Gestapo ramena les 2 fugitifs au camp ; ils portaient des habits civils, leurs mains étaient liées derrière le dos. Quelques camarades eurent l’opportunité d’échanger quelques mots avec eux et ils apprirent qu’ils avaient réussi à se cacher dans les collines avoisinantes et que des Français leur avaient procuré nourriture et habits.

Ils avaient d’abord passé quelques nuits, cachés dans la forêt ; ensuite un paysan leur avait proposé de se cacher chez lui à la ferme dans le foin à la grange. Malheureusement cette nuit-là les Allemands vinrent à la ferme et les capturèrent : on les avait dénoncés !

Tard dans la nuit, des SS les firent sortir du camp et les fusillèrent.

Les autorités allemandes de l’usine décidèrent d’un coup que dorénavant le travail à faire sur les blocs moteurs devait être achevé en moins de 8 heures. Désormais les ouvriers des 2

énormes presses à forer eurent à travailler en 3 équipes de 8 heures. Seuls 6 détenus étaient habilités à travailler aux 2 presses.

A compter de ce jour nous fûmes escortés, à l'aller tout comme au retour du tunnel, séparément des autres détenus ; ils devaient poursuivre leur travail normalement par équipes de 12 heures.

En outre, les SS décidèrent que chaque jour, en plus de notre travail habituel, nous devions à présent faire des petits jobs extra pour eux.

Avant ou après mon travail d'équipe à l'intérieur du tunnel, j'étais chargé de nettoyer le lieu de résidence des SS; je devais également nettoyer leurs voitures, leurs camions, cirer et faire briller leurs bottes. J'avais beau faire, ce n'était jamais assez ni assez bien aux yeux des SS, alors ils me maudissaient et me frappaient.

En fin d'après-midi je travaillais dans une ancienne ferme réquisitionnée par les SS et dont la cour intérieure était cernée d'un mur. Les SS avaient pris quartier dans un petit village voisin ; cette vieille ferme était entourée par d'autres fermes, granges et étables.

Mon job consistait à poncer et à nettoyer à fond du vieux mobilier de jardin altéré par le temps. Un nazi avait pris place sur une chaise et il m'observait. Il m'avait donné un seau rempli d'eau et une brosse de crin avec manche. Les meubles du jardin étaient noircis et altérés par les intempéries et je savais pertinemment que jamais je n'arriverais à nettoyer ces meubles de manière parfaite, donc à satisfaire les exigences du SS. Je m'attendais à ce qu'il me frappât.

J'étais trempé et très fatigué ; mon esprit était préoccupé par l'exécution récente des 2 fugitifs juifs. Je frottais, frottais encore et encore la table noircie par le temps ! Mes manches étaient trempées jusqu'au coude, lorsque soudain je crus entendre le bruit sourd d'un objet qui heurtait le sol. Le SS était en train de discuter avec quelqu'un et il s'était mis hors de ma vue. Je retournai à ma table mouillée et toujours noire et entendis une nouvelle fois un bruit sourd. Je tournai alors la tête et aperçus une belle pomme verte rouler sur l'herbe. Je jetai un regard furtif autour de moi et en direction du mur d'enceinte de la ferme, mais ne pus voir que la cime des arbres et le haut des cheminées des fermes voisines.

Puis, je me remis à mon travail, mais entendis à nouveau deux bruits sourds et vis deux nouvelles pommes atterrir près de la première. Je fis quelques pas et ramassai en toute hâte les trois pommes que je cachai sous ma chemise. Je retirai ma casquette rayée sale et défraîchie et découvris mon crâne rasé. Ma casquette de prisonnier à la main, je m'inclinai en guise de remerciements avec l'espoir que cette aimable personne au cœur si généreux puisse voir et ressentir ma profonde gratitude, silencieuse mais emplie d'une intense émotion.

Je ne pus résister à la tentation de croquer dans l'une des pommes en quelques bouchées, malgré mes dents cassées. Les deux autres, je les maintins cachées dans mon ample veste, afin de pouvoir les partager le soir même avec mes amis surpris mais ravis.

Je travaillais dur à la grande presse à forer au fond de l'usine souterraine du tunnel et, en même temps, j'étais le domestique des SS.

Un beau matin toutes les activités à l'intérieur du tunnel furent arrêtées.

Tous les travailleurs de l'équipe de nuit furent ramenés du camp pour nous rejoindre au tunnel.

Les responsables de l'usine, de même que les contremaîtres allemands nous donnèrent l'ordre de commencer à démonter les machines-outils et de les transporter à l'entrée du tunnel, où elles devaient être chargées sur de grands camions.

Cependant, il n'y avait pas assez de place à l'intérieur du tunnel pour y amener élévateurs et chariots.

Nous travaillâmes alors jour et nuit, à la main, sans apport supplémentaire de nourriture.

Nous réussîmes à déplacer les machines les moins lourdes jusqu'à l'entrée du tunnel, mais impossible de déplacer les plus grosses et les plus lourdes !

Nous avions tous compris que cette situation était en fait analogue à celle qui s'était produite à l'usine Daimler-Benz à Rzeszów à l'approche de l'Armée Rouge.

Pour sûr, les Alliés devaient se trouver en France et être tout près d'Urbès.

Sans la moindre connivence, ni la moindre parole, chaque détenu ralentit de lui-même la cadence jusqu'à l'immobilisation totale.

Nous espérions alors que le ralentissement de notre travail, voire l'arrêt total nous permettrait de gagner du temps et d'attendre ainsi l'arrivée imminente des Alliés qui seraient à Urbès et qui viendraient nous libérer.

Les Allemands renoncèrent à déplacer les machines les plus lourdes et les plus volumineuses encore au fond du tunnel. Ils nous donnèrent l'ordre de quitter immédiatement les lieux.

Les soldats de la Luftwaffe ainsi que les gardes SS nous escortèrent sur la petite route de campagne et au bout de quelques heures de marche, nous atteignîmes la petite gare de marchandise du village voisin.

On nous pressa dans des wagons à bestiaux, on verrouilla les portes et le train se mit en branle.

Il s'arrêta au bout de quelques heures à une gare qui me paraissait être celle de Colmar.

Une attaque aérienne devait avoir eu lieu il y a peu de temps, car les bâtiments étaient en fumée et un train sur l'autre voie était en feu. L'un de nous grimpa jusqu'à la petite lucarne de notre wagon et remarqua que le train en feu à côté de notre voie était en fait celui qui venait de transporter les machines-outils de Daimler-Benz évacuées du tunnel d'Urbès !

Plus tard, il y eut un arrêt très court, le temps d'ouvrir les portes du wagon et de vider les seaux servant de latrines. Nous remarquâmes alors que les soldats de la Luftwaffe avaient disparu. Il ne restait plus que les gardes SS.

Les arrêts devenaient plus fréquents et de plus en plus longs sur des voies de garage.

Nous avions droit à très peu d'eau et à très peu de nourriture.

Une nuit, notre train fut touché et endommagé par des tirs de mitrailleuses ; nous espérions alors que les Alliés étaient tout proches et qu'ils viendraient nous sauver.

Les projectiles tuèrent trois de nos camarades.

Le train se remit très lentement en route et de nombreux détenus moururent de faim, de soif et de maladie.

Une nuit, nous traversâmes une très grande ville, à notre avis c'était Berlin.

Une attaque aérienne venait de se produire ; des bâtiments entiers étaient en flammes, des tirs nourris crépitaient de partout, des bombes explosaient.

J'étais trop fatigué, trop affamé et trop assoiffé pour m'en soucier. Je n'avais qu'une envie : avoir un petit espace à moi pour dormir, un peu d'eau à boire et un peu de pain à manger.

Peu de temps après avoir quitté la ville en flammes, notre train s'arrêta à une gare plongée dans l'obscurité totale.

Je sentis qu'on détachait nos wagons du reste du train ».

(Fin du chapitre 17)

Lycée SCHEURER - KESTNER Thann

Année scolaire 2017/2018

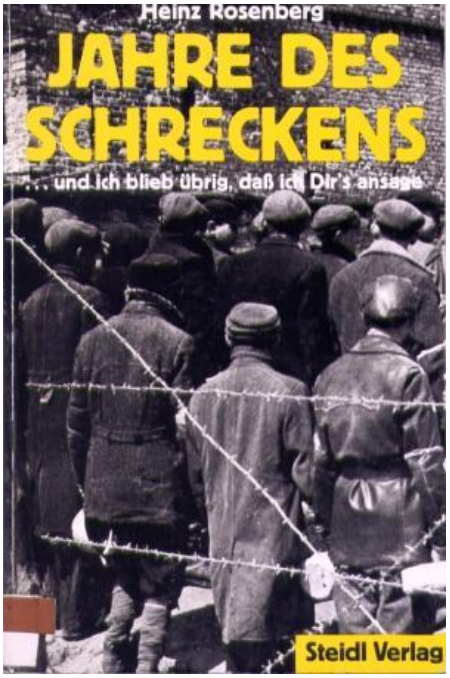
Un immense merci à Mme Isabelle Kupek, professeure agrégée d'anglais, et à sa classe de seconde européenne pour leur participation à la traduction du chapitre.

Heinz Rosenberg, faisait partie, lui aussi, du groupe des 465 Juifs du « Kommando A10, Kolmar », déportés au camp d'Urbès.

Dans son ouvrage intitulé *« Jahre des Schreckens »* [Années de terreur] publié par la maison d'édition allemande Steidl en 1985, il témoigne du même événement insolite à Colmar et de son internement au camp d'Urbès.

Heinz Rosenberg et Lucius Salzmann se trouvaient côte à côte, lors de la marche des 465 déportés juifs à travers la ville de Colmar, en été 1944.

Heinz Rosenberg



Heinz Ludwig Rosenberg, alias Henry Robertson, naquit le 15 septembre 1921 à Göttingen dans une famille juive propriétaire d'une usine de tissage de lin.

Dès 1936, les nazis dépossédèrent les Rosenberg de leur entreprise et les forcèrent à quitter au plus vite Göttingen. Il écrit dans son ouvrage : « *Trois types de la section SA vinrent chez nous. Un officier posa un revolver sur la table et dit calmement à mon père que si nous n'étions pas partis dans les huit jours, '' vous et vos meubles passerez par la fenêtre'' » .*

La famille s'installa à Hambourg, ville natale de la mère.

Heinz entreprit des études à Eimsbüttel, mais fut exclu de l'établissement scolaire à cause de son origine juive. Alors, il se résigna à effectuer des petits boulots, mais réussit quand même à faire un apprentissage à l'entreprise Import-Export Arndt &Co.

Les parents tentèrent d'émigrer aux Etats-Unis mais sans succès.

En 1939, Heinz fut enrôlé dans le STO [service du travail obligatoire] et contraint à travailler au camp de Buxtehude.

Le 7 novembre 1941, la famille Rosenberg fut déportée au ghetto de Minsk en Ukraine et soumise aux travaux forcés dans divers Kommandos.

En 1942, Heinz épousa au camp-même son amie d'origine roumaine, Erika Hirschhorn.

En 1943, il dut quitter le ghetto et, de 1943 à 1945, il fut déporté dans 12 camps nazis dont celui d'Urbès, l'un des 70 camps annexes de Natzweiler-Struthof.

Comme Lucius Salzmann, il connut l'enfer dans ces 12 camps, dont Treblinka, Plaszow, Wieliczka, Rzeszow, Flossenbürg, le « Kommando A10, Kolmar, Urbès, Sachsenhausen, Bremen-Blumenthal, ….

Ses parents et sa sœur Irmgard périrent au ghetto de Minsk, alors que son frère Kurt réussit à fuir l'Allemagne nazie lors de la nuit du Pogrom en novembre 1938 et se réfugia en Angleterre.

Au moment de sa libération au camp de Bremen-Blumenthal par les troupes anglaises, Heinz Rosenberg était gravement malade et très affaibli par le typhus et la dénutrition.

Comme de nombreux autres prisonniers de camp entre la vie et la mort, il fut transporté en Suède lors d'un convoi de détenus malades pour y être soigné.

Dès lors, il commença à rédiger ses premières notes sur tout ce qu'il avait dû subir dans les différents camps.

En 1947, il émigra aux Etats-Unis et en 1983 il fit paraître en anglais son ouvrage de témoignage et de mémoire intitulé « *The Years of Horror : An Authentic Report ».*

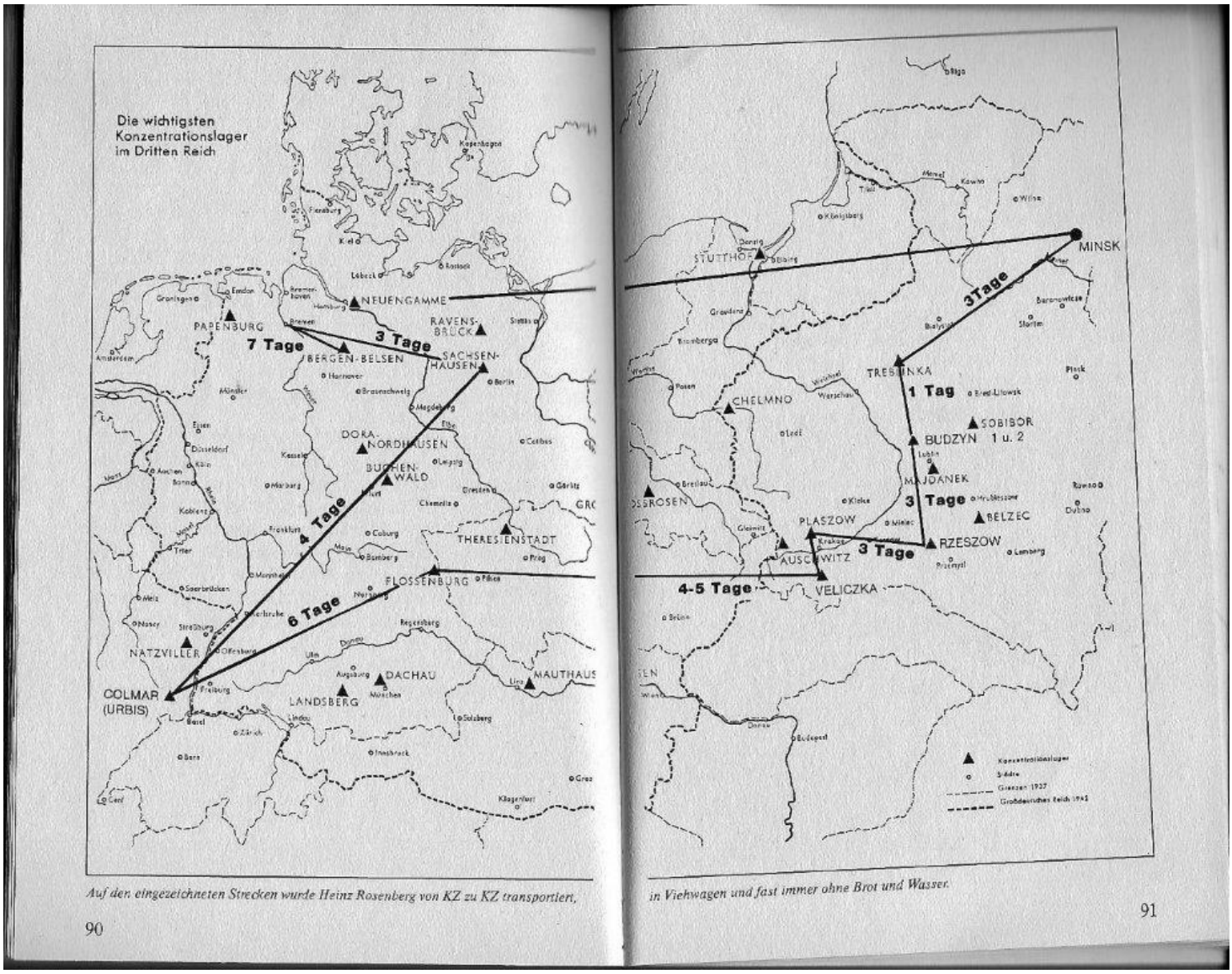
En 1985, la maison d'édition Steidl publia la version allemande sous le titre de « *Jahre des Schreckens…und ich blieb übrig, das ich Dir's ansage ».*

Heinz Rosenberg décéda le 13 août 1997 à New York.

Voici une carte extraite de son ouvrage, page 91, qui retrace chronologiquement les différents transferts de Heinz Rosenberg dans des camps nazis.

Précision en bas du dessin :

Les différents transferts dans des wagons à bestiaux subis par Heinz Rosenberg, souvent sans pain ni eau.



Traduction des pages consacrées au « Kommando A10, Kolmar » et au camp annexe d'Urbès (pages 114 à 122)

Note de la traductrice : les dates des transferts indiquées par Heinz Rosenberg ne correspondent pas forcément à celles qui figurent dans les registres tenus par les nazis. De même le groupe des Juifs ne comptait pas 200 détenus, mais 465 (cf. liste complète des déportés juifs de l'Est dans la leçon P7c).

Les dates et indications exactes figurent entre crochets.

.

[Internement au camp de concentration de Flossenbürg jusqu'en juillet 1944]

« (…) Après avoir quitté la région de Flossenbürg, les soldats de la Luftwaffe qui étaient nos gardes entrouvrirent la porte de notre wagon lors d'un arrêt du train et nous assurèrent que rien de mal ne nous arriverait, si nous ne tentions pas de fuir. Leur attitude à notre égard nous étonna. Il était si rare que des soldats ou des gardes nous adressent la parole ; nous n'avions absolument pas l'habitude, que quelqu'un s'efforçât de nous mettre à l'aise (…)

Nous traversâmes Munich, Nuremberg et d'autres villes plus petites et prîmes conscience de l'importance des dégâts causés par les attaques aériennes.

A maintes reprises, le train dut se mettre à l'arrêt et laisser passer des convois plus importants. Mais cette fois-ci cela ne nous dérangeait pas du tout, au contraire, ce voyage aurait pu se poursuivre jusqu'à la fin de la guerre.

Malheureusement, il ne dura que 6 jours et nous arrivâmes bientôt à Colmar.

Le jeune commandant, responsable de notre convoi, nous expliqua que ses soldats avaient également pour mission de nous surveiller dans notre futur camp. De ce fait, nous n'attendions pas la présence de troupes SS à notre arrivée à la gare de Colmar. Ce fut une erreur.

Dès l'ouverture des portes de nos wagons (à nouveau closes au cours de notre voyage), nous nous trouvâmes nez à nez avec un nombre impressionnant de SS. Notre déception fut immense.

Nous descendîmes des wagons, cette fois-ci en meilleure forme que lors d'autres convois, eûmes droit au traditionnel appel et fûmes sommés de nous mettre en rangs par 5 avant de traverser la ville de Colmar.

Des habitants de Colmar, des Français, se trouvèrent rassemblés sur les trottoirs pour voir passer notre colonne. En défilant devant eux, nous pûmes deviner leurs pensées et comprîmes qu'ils éprouvaient de l'empathie pour nous.

Nos sabots ou nos galoches faisaient tellement de bruit sur les pavés que le commandant nous ordonna de les ôter et de poursuivre la marche pieds nus. Mais ce n'était pas chose facile.

Nous traversâmes Colmar sans porter notre casquette de détenu et nos têtes rasées ou notre coupe typique des camps devaient faire une drôle d'impression aux Colmariens. En outre, ils purent voir nos étoiles de David jaunes, nos matricules, de même que nos habits rayés de détenus.

Il fut impossible de leur parler, néanmoins des paroles telles que : « *Kopf hoch ! Ohren steif !* » (Gardez la tête haute ! Bouchez - vous les oreilles !) parvinrent jusqu'à nous.

A présent, les raisons pour lesquelles les SS avaient pris des mesures de sécurité aussi sévères lors de notre marche à travers Colmar nous semblaient claires : nous nous trouvions dans une région occupée de force et les Allemands craignaient tout débordement, malgré la menace de leurs mitraillettes et la présence massive de leurs soldats.

Après une assez longue marche à travers la ville, nous atteignîmes le camp qui paraissait tout vide.

Nous ne vîmes, ni occupant, ni garde, ni un quelconque signe de vie.

Ce camp ne ressemblait pas aux autres, il avait plutôt l'air d'un ancien camp de prisonniers vide.

Colmar et l'usine souterraine secrète dans le tunnel du camp annexe d'Urbès :

Lorsque nous franchîmes le portail du camp à Colmar, la troupe des SS demeura à l'extérieur du camp et les soldats de la Luftwaffe prirent la relève quant à notre garde.

Il y avait 10 baraques vides, l'une d'elles faisait office de cuisine et une autre était réservée au bain et à la lessive. Ici les châlits étaient pourvus d'une couverture pour chacun, un luxe.

Nous nous répartîmes dans 4 baraques et il y avait assez de place pour chacun. L'adjudant nous informa que les travaux d'installation des machines n'étaient pas encore terminés à notre véritable lieu d'affectation et que nous devions patienter momentanément à Colmar.

Les soldats nous procurèrent pain et nourriture et certains parmi nous furent affectés à la cuisine. Les repas n'étaient certes pas des meilleurs, mais la distribution se faisait sans heurt ni menace et depuis toutes les années de détention nous pouvions enfin manger tranquillement et en paix. C'est pourquoi notre pain sec avait presque le goût d'un dîner de gala !

Nous étions en septembre 1944 [fin juillet/début août], il faisait beau et tout était calme.

En effet, tout semblait si calme dans cet ancien camp de prisonniers de taille réduite. Pourtant, nous devions séjourner en tant que détenus dans des camps nazis, alors que nous n'avions rien fait de mal, mais tout simplement parce que nous étions des Juifs.

A Colmar nous avions le temps de réfléchir et notre sujet de préoccupation était toujours le même : les membres de notre famille étaient-ils encore en vie ? Avions-nous une petite chance d'en sortir vivants ?

Bien entendu, nous n'avions aucune réponse à nos multiples questions.

Une semaine s'écoula ainsi et hormis le nettoyage quotidien de notre baraque et la nécessité de faire la queue au moment des repas nous n'avions absolument rien à faire.

Nos gardes fort sympathiques à notre égard ne s'occupaient nullement de nous ; postés à l'extrémité du camp, ils se contentaient de s'assurer qu'aucun de nous ne pût fuir et que la population locale ne pût communiquer avec nous.

Nous n'avions ni savon, ni moyen pour nous raser, mais nous profitions de notre inactivité pour améliorer notre apparence physique à l'aide de toutes sortes d'astuces. Pour nous ce n'était pas seulement une question d'amour propre, mais une manière de survivre.

En effet, cela faisait déjà 3 mois, depuis juin, que nous étions en chemin et transférés d'un camp à l'autre, sans but réel, sans travail spécifique. Pour nous, cela signifiait le début du chaos qui régnait peu à peu partout.

Nous n'étions, à vrai dire, pas contre le transfert d'un camp à l'autre, car la durée de chaque voyage nous préservait des travaux harassants et d'éventuelles exécutions.

Pourtant, cette situation nous inquiétait en même temps : pourquoi les nazis agissaient-ils de la sorte ? Nous n'étions ni experts ni surhommes, mais de simples déportés juifs essayant de comprendre. Nous parvînmes à la conclusion suivante : soit le Reich était en train de s'effondrer, soit les nazis croyaient encore au miracle de la victoire.

Le jour de notre départ de Colmar, nos gardes nous informèrent qu'ils allaient nous accompagner jusqu'à notre destination vers un autre camp, mais qu'après ils devaient retourner combattre au front. Nous leur souhaitâmes bonne chance ; ils s'étaient comportés de manière si sympathique à notre égard !

Lors de notre marche à travers la ville, nous vîmes des femmes aux fenêtres en train de pleurer et de secouer la tête. Elles nous crièrent quelque chose en français, ce fut un moment émouvant.

Cette fois-ci il ne nous fallut que quelques heures pour parvenir à notre nouvelle destination : c'était le camp annexe d'Urbès, une localité située au pied des Vosges dans la région française annexée de fait par les nazis.

Aucun commando SS ne fut là pour nous accueillir à la gare ; il n'y avait que des civils qui donnèrent des consignes à notre adjudant.

Nous marchâmes 3 bonnes heures et profitâmes peu de la beauté du paysage, tellement nos galoches nous faisaient souffrir.

Il eût été plus aisé de nous amener de la gare au camp en camion, mais il n'y en avait pas à disposition.

Des nouvelles sur le débarquement et sur les âpres combats menés en France nous parvinrent sous forme de rumeur, mais sans plus de détails.

Lorsque nous arrivâmes enfin au camp d'Urbès, celui-ci nous sembla vraiment petit. Du barbelé séparait le camp en 3 parties, pourvues chacune de 2 à 3 baraques.

Dans la première partie du camp logeaient les prisonniers non juifs ; dans la seconde étaient regroupés les prisonniers italiens et la troisième était pour nous Juifs.

Notre groupe disposait uniquement de 2 baraques en très mauvais état. Il n'y avait pas de châlits à 3 étages comme dans les autres camps nazis, mais uniquement un assemblage de planches qui formait 2 étages.

Les latrines étaient vraiment minuscules et il y avait peu d'eau à boire ou pour se laver.

Durant les premières heures personne ne s'occupa vraiment de nous, nous en profitâmes pour nous répartir et nous installer dans les 2 baraques.

Le civil qui nous avait accueillis à la gare de [Wesserling] ne vint dans notre baraque qu'au cours de l'après-midi pour nous donner des consignes strictes au sujet de notre installation.

S’ensuivit un appel « costaud » durant lequel les SS notèrent nom et matricule de chacun d’entre nous.

Nos baraques eurent l’appellation de « A » et « B » et ceux qui logeaient dans la baraque A furent désignés à travailler d’équipe de jour, de 7h00 du matin à 7h00 du soir ; ceux de la baraque B furent affectés à l’équipe de nuit, de 7h00 du soir à 7h00 du matin.

Le chef du camp était un simple adjudant SS qui nous mit aussitôt en garde contre toute tentative d’évasion ou de sabotage considéré comme un délit grave contre le Reich et passible de la peine de mort. De plus, tout contact avec la population locale était formellement interdit, de même que le fait de fumer à l’intérieur du tunnel. Mais il nous annonça également que bientôt nous aurions d’autres chaussures, ce qui fut une bonne nouvelle.

Durant toutes nos années de détention nous n’avions plus fumé une seule cigarette. Peut-être que les autres détenus du camp, allemands ou italiens, recevaient des paquets de leur famille, mais nous non, nous n’avions plus ni famille ni maison paternelle.

Le premier jour de travail débuta dès 6h00 du matin après une nuit épouvantable. Nous étions inquiets et ne savions pas ce qui nous attendait.

Au bout de 15 minutes de marche du camp au tunnel et sous bonne escorte, nous atteignîmes l’entrée du tunnel – d’environ 6m de large et 3m de haut-

Devant l’entrée du tunnel se dressaient des canons antiaériens appelés « Flak-Kanonen » en allemand.

De ce fait, nous pensions que l’installation devait être particulièrement importante et secrète.

Avant de pénétrer à l’intérieur du tunnel on nous compta et nous fouilla minutieusement.

A l’intérieur du tunnel il faisait tellement sombre qu’il était impossible de voir quelque chose, hormis des rails sur une courte distance.

500m plus loin, nous atteignîmes une seconde porte. C’est là qu’un contremaître germanophone nous répartit en petits groupes en fonction de notre savoir-faire. 40 d’entre nous devaient alimenter les machines-outils en matériaux ; 25 furent désignés à traîner de lourdes barres de fer ou d’autres pièces extrêmement lourdes jusqu’aux tours et aux presses, c’était un travail harassant. Seuls 35 furent affectés à un poste de travail qui correspondait à leur véritable qualification professionnelle.

Cette usine souterraine et secrète s’étendait en réalité sur une longueur d’environ 1km et la totalité du tunnel avait une profondeur d’environ 3km.

La lumière était mauvaise et quasi inexistante, l’air suffocant, pollué à cause des machines et des petites locomotives à diesel et de plus en plus rare au fond du tunnel.

Nous, détenus, ne disposions d’aucune protection contre l’air pollué et nous devions travailler dans de telles conditions durant 12 heures d’affilée, alors que les autres, principalement des Allemands, avaient le droit de circuler librement et la plupart d’entre eux portaient un masque.

Le premier jour de travail à l'intérieur du tunnel fut épouvantable : nous manquions absolument d'air et il nous était impossible de réaliser un travail aussi pénible dans de telles conditions et sur une aussi longue durée.

Il n'y avait pas de garde SS à l'intérieur du tunnel, mais les contremaîtres utilisaient fièrement leurs méthodes pour accélérer le rythme du travail, pour crier, nous insulter, voire nous menacer et nous frapper.

Le soir, nous retournâmes au camp, totalement épuisés. Notre unique préoccupation n'était plus la soupe ou le pain, mais respirer de l'air frais. Nous n'avions même plus la force de parler et la plupart d'entre nous se jetèrent sur leur lit de planches sans même ôter leurs habits.

Ce fut la première fois que les conditions de travail étaient aussi éprouvantes physiquement et nous ne savions même pas à quoi servait notre travail.

Le lendemain matin arriva trop vite et le travail de forçat reprit.

L'un de ces jours éprouvants fut celui de mon 23e anniversaire. Nous n'avions ni calendrier ni montre et nous ne savions ni le jour ni l'heure. Hormis Martin, Kurt Spitzkopf et quelques autres, personne ne songea à me souhaiter mon anniversaire. Qui avait vraiment envie de s'occuper d'un anniversaire ou d'une fête ? Notre unique préoccupation était de survivre à cet enfer.

Plus tard, nous apprîmes que dans ce tunnel on fabriquait en fait des pièces pour moteurs de sous-marins [pour avions Daimler-Benz] acheminées vers d'autres usines par camion ou par voie ferroviaire.

Durant la nuit nous entendions souvent des sirènes hurler lors d'attaques aériennes, mais cela n'avait aucune importance pour nous, puisque nous n'avions aucun refuge antiaérien et nous ne savions pas où aller en cas d'attaque aérienne du tunnel et du camp par les Alliés. Nous tentions de continuer à dormir.

Extermination par le travail

Cette forme de génocide fut systématiquement mise en application durant les dernières années de guerre, non seulement à l'encontre des Juifs, mais en ce qui concerne la totalité des détenus des camps nazis.

Conformément aux directives émises par le siège économique et administratif et signées de la main d'Oswald Pohl le 30 avril 1942, il fallait que les travaux effectués par la main d'œuvre gratuite des camps de concentration soient épuisants au vrai sens du terme.

Tout détenu de camp devait prendre pleinement conscience de son asservissement, le commandant du camp ayant les pleins pouvoirs quant aux tâches assignées…Afin qu'un détenu ne se sente pas « lésé » dans ce domaine, la consigne était claire : « il n'y a aucune limite au temps de travail » !

(Extrait du jugement prononcé lors du procès d'Oswald Pohl et d'autres responsables de camps nazis).

Le travail au tunnel devenait de plus en plus pénible de jour comme de nuit.

Au bout de 15 jours, on procéda au changement d'équipe, mais cela n'apporta aucune amélioration.

Au bout de 4 semaines environ, une inspection en provenance du camp de Mauthausen vint en visite au camp d'Urbès et nous avions l'impression que quelque chose était en train de se tramer, mais quoi ?

Il nous fallut peu de temps pour comprendre qu'on attendait de nous une production accélérée et accrue et le nombre de gardes fut renforcé.

Les détenus occupés à charger et décharger la marchandise, apprirent des chauffeurs de camion que le front était proche d'Urbès et qu'il s'y déroulait d'âpres combats.

Lors de nos allers et retours au camp, nous pouvions effectivement voir le nombre croissant de véhicules militaires qui encombraient de plus en plus la route menant au col de Bussang.

Nous avions espoir que l'armée allemande batte en retraite.

Nos voisins italiens au camp nous interpellèrent un jour en criant à travers la clôture de barbelés : « *Finito ; finito* » ! Sans doute avaient-ils raison, toujours est-il que nous devions continuer à travailler et nous n'en voyions pas encore la fin.

Pourtant, un beau matin presses, tours et autres machines-outils étaient à l'arrêt à notre arrivée au tunnel et çà et là de petits groupes d'Allemands discutaient.

Sous le contrôle des contremaîtres nous dûmes procéder au démontage de l'ensemble des machines en vue de les transporter ailleurs. Mais ce fut mission quasi impossible : les machines pesaient très lourd et il fallait évacuer pièce par pièce hors du tunnel.

Au bout de 2 jours de démontage arrivèrent de grands camions conduits par des chauffeurs français et hollandais, forts sympathiques à notre égard. Ils nous informèrent que le front n'était plus qu'à quelques kilomètres du camp. Ce qui fit renaître beaucoup d'espoir en nous.

Si seulement les Alliés pouvaient surprendre les Allemands, occuper le tunnel et ainsi nous serions enfin libérés !

Mais dans l'immédiat nous vîmes de plus en plus de soldats et de canons antiaériens stationnés autour du tunnel. Avec l'intensité croissante des attaques aériennes des Alliés s'intensifia également la nervosité de nos gardes.

Par ailleurs, notre ration de pain et de soupe diminua nettement ; par moments, nous ne recevions absolument plus rien à manger.

Après une semaine passée à vouloir évacuer les machines les plus lourdes, les contremaîtres finirent par y renoncer. Ils se contentèrent de nous faire démonter et évacuer les pièces les plus légères et puis ils disparurent à leur tour.

Peu de temps après ce fut le tour des prisonniers italiens d'être évacués, nous étions les seuls à devoir rester au camp.

A nouveau se posa la question cruciale : était-ce bon signe ou mauvais signe pour nous Juifs ?

A vrai dire, nous étions tous convaincus qu'Urbès n'était pas le bon endroit pour nous exterminer tous, ni le bon moment, car on avait encore besoin de nous pour faire le sale travail !

Après l'évacuation de tout ce qui pouvait l'être, on procéda au démontage des baraques des détenus déjà transférés ailleurs, de même que de la baraque de la cuisine et d'autres locaux.

Les canons antiaériens furent retirés devant le tunnel, signe qu'à l'intérieur il n'y avait plus rien qui méritait d'être protégé et défendu.

Et puis le moment de notre propre évacuation arriva.

Le lendemain matin [12.10.1944] nous marchâmes durant quelques heures au bord de la route menant à la gare de Wesserling. Il y avait un trafic intense sur cette route, mais très peu de gens dans les villages que nous traversâmes.

En début d'après-midi nous arrivâmes à la petite gare et dûmes monter dans 3 wagons de marchandises en bout de train.

Personne ne savait où le train allait nous conduire. Les responsables SS devaient rester sur place et les soldats de la Luftwaffe devinrent nos gardes censés nous protéger en cas d'attaque aérienne.

Avant la fermeture définitive des portes on nous distribua un peu de pain et de l'eau et un adjudant de la Luftwaffe nous donna des consignes en cas d'attaque aérienne : il fallait rester couché au sol et ne pas paniquer.

Notre wagon était pourvu de 4 petits trous au niveau des cloisons en bois ; à tour de rôle, nous tentâmes de jeter un œil à l'extérieur. Nous vîmes alors des villages et des villes entièrement détruits, c'était un spectacle de ruines.

Nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi le train s'arrêtait si souvent. De temps à autre, nous pouvions entendre le hurlement d'une sirène et le conducteur du train s'efforçait alors d'arrêter le convoi en pleine forêt loin d'une gare.

Notre voyage dura ainsi 4 jours, sans qu'une bombe ne s'abattît sur notre convoi.

Durant toute la durée de notre voyage, les portes des wagons ne furent ouvertes qu'une seule fois, le temps de nous ravitailler en pain et en eau. Après ce court arrêt, les wagons restèrent bondés et il y régnait une atmosphère tendue et crispée du fait de l'espace extrêmement réduit dont disposait chacun.

Nous arrivâmes enfin à destination : c'était Berlin.

Nous avions le pressentiment qu'après le camp d'Urbès on allait nous transférer dans l'un des plus grands et des plus anciens camps nazis.

Fin du chapitre.

Pour davantage d'informations sur Heinz Rosenberg et sur le groupe des 465 « Daimler-Benz Juden » en relation avec le « Kommando A10, Kolmar » et le camp annexe d'Urbès, veuillez consulter les leçons P7c et P7e.

39 ans après sa libération du camp de Bergen-Belsen, Heinz Rosenberg, devenu citoyen américain, visite sa ville natale, Göttingen, en 1984.

Photo prise devant la tombe de ses grands-parents au cimetière juif situé dans la Groner Landstraβe.

Nous pouvons lire la date de naissance et de mort - à Theresienstadt - de sa grand-mère, Anna Rosenberg (p 157 de l'ouvrage).

Marguerite Kubler

Janvier 2018